

Platon (427 av. J.-C.-347 av. J.-C.)  
*Phèdre* (env. 370 av. J.-C.), trad.  
Mario Meunier, 1922

Socrate : [227] Où vas-tu donc, mon  
cher Phèdre, et d'où viens-tu ?

Phèdre : De chez Lysias, fils de  
Céphale, Socrate, et je vais hors des  
murs faire une promenade. Assis  
depuis l'aurore, j'ai chez Lysias passé  
de longues heures ; et, pour obéir à  
Acouménos, ton ami et le mien, je me  
promène sur les routes : « On s'y  
délasse mieux, dit-il, que dans les  
gymnases. »

Socrate : Il a raison, mon ami. Mais  
Lysias, à ce qu'il paraît, était donc en  
ville ?

Phèdre : Oui, chez Épicrate, dans cette  
maison appelée Morykienne, proche  
du temple de Zeus Olympien.

Socrate : Et quel y fut votre passe-  
temps ? Lysias évidemment vous aura  
régalés de discours ?

Phèdre : Tu le sauras, si tu as le loisir  
de m'accompagner et de m'écouter.

Socrate : Quoi donc ? Ne penses-tu  
pas, pour parler comme Pindare, que  
je mette au-dessus de toute occupation  
l'occasion d'entendre ton entretien  
avec Lysias ?

Phèdre : Avance donc.

Socrate : Parle seulement.

Phèdre : En vérité, Socrate, il  
t'appartient d'écouter nos propos. La  
conversation, en effet, qui nous tint  
occupés, je ne sais trop comment, eut  
l'amour pour objet. Lysias avait traité  
d'une tentative faite sur un beau  
garçon qu'aurait sollicité un homme  
non amoureux. C'est donc là qu'il fait  
montrer d'ingéniosité, car il soutient  
qu'on doit accorder ses faveurs à celui  
qui n'aime pas plutôt qu'à celui qui  
aime.

Socrate : Oh ! la noble âme ! Plût au  
ciel qu'il eût aussi écrit qu'il fallait  
accorder ses faveurs à la pauvreté  
plutôt qu'à l'opulence, à la vieillesse  
plutôt qu'à la jeunesse, et à toutes tes  
autres misères attachées à mon sort,  
comme à celui de la plupart d'entre  
nous ! Ce seraient là vraiment des  
discours agréables et utiles au peuple.  
Quant à moi, j'ai un tel désir de  
t'écouter que, même si tout en te

promenant tu vas jusqu'à Mégare, et  
que, selon la méthode d'Hérodicos tu  
retournes de nouveau sur tes pas dès  
que tu es parvenu jusqu'au mur, je ne  
songerai pas à te quitter.

Phèdre : Que dis-tu, excellent  
Socrate ? [228] Penses-tu que moi,  
simple particulier, je puisse me  
souvenir d'une façon digne de son  
auteur de ce discours que Lysias, le  
plus habile des écrivains de nos jours,  
à loisir composa et travailla  
longtemps ? J'en suis bien éloigné. Et  
pourtant, plutôt que beaucoup d'or je  
voudrais ce talent.

Socrate : O Phèdre, si je ne connais  
point Phèdre, c'est que je n'ai plus  
souvenir de moi-même ! Mais connais  
l'un et l'autre, et je sais bien que  
Phèdre, en écoutant un discours de  
Lysias, non seulement l'a une fois  
écouté, mais qu'à plusieurs reprises il  
a prié Lysias de le lui répéter, et que  
complaisamment Lysias s'y est prêté.  
Et cela même ne lui a point suffi ; il a  
fini par s'emparer du manuscrit pour y  
examiner ce qu'il aimait le plus.  
Depuis le matin il est resté assis,  
attentif à ce soin, jusqu'à ce que, la  
fatigue venue, il soit sorti se  
promener. Mais, par le chien, comme  
je le présume, à moins qu'il ne fût  
d'une excessive longueur, il savait  
déjà par cœur tout ce discours. Il s'en  
allait hors des murs pour le déclamer.  
Mais, ayant rencontré un homme que  
tourmente la maladie d'entendre des  
discours, il s'est, en le voyant, réjoui  
d'avoir à qui faire partager son délire,  
et il l'a prié d'avancer avec lui. Puis,  
comme cet amant des discours lui  
demandait de discourir, il fit d'abord  
des façons, comme s'il n'avait nulle  
envie de parler. Finalement, il était sur  
le point, si l'on n'eût pas voulu  
l'écouter de bon gré, de se faire  
entendre par force. Toi donc, Phèdre,  
conjure-le de faire, dès à présent, ce  
qu'il fera certainement tout à l'heure.

Phèdre : En vérité, le parti pour moi  
de beaucoup le meilleur est de te  
redire le discours au mieux que je  
pourrai, car tu ne me parais pas  
homme à me laisser aller, avant que,  
d'une manière ou d'une autre, je n'aie  
pris la parole.

Socrate : Je te parais tout à fait ce que  
vraiment je suis.

Phèdre : Je ferai donc ainsi ; mais  
vraiment, Socrate, je n'ai pas  
absolument appris mot pour mot ce

discours. Toutefois, je sais à peu près le sens général de tous les arguments que Lysias fit valoir pour distinguer celui qui aime de celui qu'il n'aime pas. Je vais en résumé te rapporter par ordre chacun d'eux, en commençant par le premier.

Socrate : Montre-moi donc auparavant, cher amour, ce que tu tiens en ta main gauche, sous ton manteau. Je me figure que ce doit être ce discours. Si c'est lui, sache que, malgré ma grande amitié pour toi, je ne pense pas du tout, quand nous avons ici Lysias même, devoir me prêter à te faire exercer ton talent. Allons ! montre-moi ce que tu tiens.

Phèdre : Arrête-toi. Tu m'as ôté, Socrate, l'espérance que j'avais de m'exercer sur toi. Mais où veux-tu que nous allions nous asseoir pour faire cette lecture ?

Socrate : [229] Détournons-nous par ici et descendons l'Ilissos ; puis, là où nous le voudrions, nous nous assoirons dans le calme.

Phèdre : C'est bien à propos, semble-t-il, que je me suis trouvé sans chaussure ; pour toi, tu vas toujours à pieds nus. Facilement ainsi nous pourrions, en nous baignant les pieds, entrer dans ce mince courant, chose non désagréable en cette saison surtout et par un si beau jour.

Socrate : Avance donc, et cherche en même temps où nous pourrions nous asseoir.

Phèdre : Vois-tu ce platane très haut ?

Socrate : Pourquoi donc ?

Phèdre : Là il y a de l'ombre, une brise légère, de l'herbe pour s'asseoir, ou même, si nous voulons, pour nous étendre.

Socrate : Dirige-toi vers lui.

Phèdre : Dis-moi donc, Socrate, n'est-ce point près d'ici que Borée, dit-on, des bords de l'Ilissos enleva Orithyie ?

Socrate : On le dit.

Phèdre : Mais serait-ce ici même ? Ce filet d'eau est si charmant, si pur, si transparent et si propre en ses bords aux jeux des jeunes filles !

Socrate : Non, c'est plus bas, à deux ou trois stades environ, là où nous passons l'eau pour aller au temple d'Agra. Un autel de Borée s'y érige d'ailleurs.

Phèdre : Je ne l'ai jamais remarqué. Mais, au nom de Zeus, dis-moi, Socrate : crois-tu, toi, que ce récit mythologique soit vrai ?

Socrate : Mais si je n'y croyais pas, comme les sages, je ne serais point désemparé. Je sophistiquerais dès lors en déclarent que le souffle de Borée précipite cette nymphe du haut des roches voisines où elle jouait avec Pharmakéia ; et, qu'étant morte ainsi, elle passa pour avoir été enlevée par Borée, soit d'ici même, soit de l'Aréopage, car un autre récit rapporte qu'elle fut enlevée de là-bas et non d'ici. Quant à moi, Phèdre, je trouve charmantes ces explications, mais elles demandent un homme trop habile, trop astreint à la peine et jamais assuré de réussir en tout, vu qu'il sera contraint après cela d'expliquer la forme des Hippocentaures et celle aussi de la Chimère. Puis, c'est l'afflux d'une foule d'êtres du même genre, Gorgones, ou Pégases ; une multitude d'autres prodiges inconcevables ; une suite extravagante de si monstrueuses créatures, qu'un incrédule qui s'efforcera, en se servant même d'une sagesse grossière, de ramener au vraisemblable chacune de ses formes, aurait besoin de beaucoup de loisir. Or je n'ai, quant à moi, aucun loisir pour cela. En voici la raison, mon ami. [230] Je ne puis pas encore, selon le précepte de Delphes, me connaître moi-même, et il me semble ridicule de chercher à connaître, en m'ignorant encore, des choses étrangères. Voilà pourquoi, renonçant à ces fables, je m'en remets sur ce point à la croyance commune ; et, comme je le disais tout à l'heure, au lieu d'examiner ces prodiges, je m'examine moi-même, et je cherche à savoir si je suis un monstre plus entortillé et plus fumeux que Typhon, ou un animal plus doux et plus simple qui tient de la nature une part de lumière et de divinité. Mais à propos, mon ami, ne sommes-nous pas tout en parlant, arrivés à l'arbre où tu nous conduisais ?

Phèdre : Oui, c'est bien l'arbre lui-même.

Socrate : Par Héra ! quel beau lieu de

repos ! Ce platane, en effet, s'étend très largement, et s'élève très haut ; et ce gattilier élancé répand aussi un merveilleux ombrage. Comme il est au plus haut de sa fleur, il dégage en ce lieu l'odeur la plus suave. Voici encore que, sous ce platane, la plus agréable des sources épanche une eau très fraîche, comme l'indique ce que mon pied ressent. Elle doit être, à en juger par ces figurines et par ces statues, consacrée à des Nymphes, et à Ach. loüs. Goûte encore, si tu veux, tout ce qu'a d'attrayant et de très agréable le bon air que ce lieu permet de respirer ; il accompagne le chœur des cigales d'une harmonieuse mélodie d'été. Mais, c'est le charme de l'herbe qui plus que tout m'enchanté ; en pente douce, elle a poussé en quantité suffisante pour qu'on s'y étende et qu'on ait la tête parfaitement à l'aise. Quel excellent guide des étrangers tu serais, mon cher Phèdre !

Phèdre : Et toi, mon admirable ami, tu te montres sous le jour le plus étrange ; car, pour parler comme toi, tu ressembles tout à fait à un étranger que l'on guide, et non pas à un habitant du pays. Au vrai, tu ne sors pas de la ville, tu ne voyages pas, et tu me fais penser que tu n'es jamais sorti hors des remparts.

Socrate : Pardonne-moi, mon ami. C'est que j'aime à m'instruire. Or les champs et les arbres ne veulent rien m'apprendre, mais les hommes s'y prêtent dans la ville. Toi, cependant, tu me parais avoir trouvé le moyen de m'inciter à sortir. Comme on se fait suivre, en effet, d'animaux affamés en agitant devant eux un rameau ou un fruit : toi, de même, en me tendant des discours manuscrits, tu pourrais me conduire tout autour de l'Attique et partout ailleurs où bon te semblerait. Maintenant donc, puisque me voici parvenu jusqu'ici, Je vais m'étendre sur l'herbe. Pour toi, prends l'attitude qui te semblera la plus commode pour lire, et lis dès que tu l'auras prise.